

de sa santé, et vivait beaucoup chez elle. Le monsieur allait présenter ses devoirs à cette belle voisine une fois tous les ans, vers Noël. Lui-même passait pour dévot.

Pendant la dernière année qui était la sixième de ce genre de vie, on commença à soupçonner qu'il pouvait bien y avoir quelqu'intelligence entre les deux voisins; on prétendit, dans la maison, que la dame écrivait souvent au jeune Dauphinois: lui, si rangé autrefois, ne rentrait plus le soir qu'à des heures indues. Vers l'automne, il partit pour Grenoble, comme à l'ordinaire; mais il ne revint plus, et on apprit qu'il s'était marié. Il avait même épousé la fille d'un riche juif, qui avait un nom si ridicule, que je n'ose le répéter.

La dame fit venir des ouvriers de Valence qui exécutèrent de grands changements dans son appartement. Elle avait l'air fort malade. Elle se fit conseiller l'air du midi, et s'embarqua sur le bateau à vapeur, puis s'établit à la Ciotat; mais un mois environ après son arrivée dans cette petite ville, on la trouva asphyxiée dans sa chambre. Elle avait brûlé son passeport et démarqué son linge.

La justice fit interroger les ouvriers de Valence: ils déclarèrent que la dame les avait employés à détruire un escalier qui montait au second étage de la maison qu'elle habitait, et devant laquelle nous venons de passer.

Lyon, le 4 juin.

Une chose m'attriste toujours dans les rues de Lyon, c'est la vue de ces malheureux ouvriers en soie; ils se marient en comptant sur des salaires qui, tous les cinq ou six ans, manquent tout à coup. Alors ils chantent dans les rues; c'est une manière honnête de demander l'aumône. Ce genre de pauvres dont j'ai pitié me gêne absolument *la tombée de la nuit*, le moment le plus poétique de la journée; c'est l'heure à laquelle leur nombre redouble dans les rues. En 1828 et 29, je vis les ouvriers